

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Le théâtre

À propos de *Deux femmes terribles* d'André Laurendeau

Jacques Bobet

Volume 3, Number 5 (17), November 1961

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/30115ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Bobet, J. (1961). Review of [Le théâtre : à propos de *Deux femmes terribles* d'André Laurendeau]. *Liberté*, 3(5), 729–731.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1961

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Chroniques

LE THÉÂTRE

A propos de

Deux femmes terribles d'André Laurendeau

De la pièce d'André Laurendeau, à la date où paraîtra cette revue, je ne pourrais certainement rien dire qui n'ait été déjà dit. Si ce n'est peut-être ceci, que personne je crois n'a remarqué, qu'elle fut écrite par André Laurendeau. Vous savez: Monsieur Laurendeau qui écrit très fréquemment et très à propos dans *Le Devoir*; qui est à l'avant-scène de la politique canadienne et, précisément, de la politique canadienne-française depuis de nombreuses années; André Laurendeau qui n'a jamais laissé passer une occasion de redonner un peu de sens aux événements contemporains, un peu de bon sens, même, parfois, à ses contemporains; Monsieur Laurendeau que n'a jamais laissé indifférent aucun des grands problèmes de notre époque. Monsieur Laurendeau que nous aimons tous bien.

Et qui, après avoir écrit *LA VERTU DES CHATTES* vien d'écrire *DEUX FEMMES TERRIBLES*, deux intrigues à ressort psychologiques où n'entrent en jeu ni la politique, ni même, pour tout dire, la critique sociale. Comprenons bien. Je ne dis pas:—"C'est bien", ou—"C'est mal", ou—"C'est triste", ou—"C'est parfait", je ne porte pas de jugement sur la pièce ou sur le talent de l'auteur; je dis seulement:—"Comme c'est bizarre!" Tout se passe comme si, lorsqu'il veut donner le meilleur de soi-même, lorsqu'il veut écrire quelque chose qui dépasse le billet quotidien, lorsqu'il veut écrire une oeuvre d'art, — car il faut appeler les choses par leur nom —, tout se passe comme s'il lui fallait quitter les préoccupations qui lui sont familières, les problèmes qui lui semblent les plus importants, les idées qu'il aime promouvoir dans toutes sortes de domaines, et qu'il promet, en fait, avec esprit, avec humour, avec humanité, toutes qualités qui sont aussi de mise à la scène. Comme c'est bizarre.

Là-dessus André Laurendeau peut très bien m'envoyer promener, et je le prendrai, comme il fera sans doute, avec le sourire. Il peut me répondre, — et ce serait pire que tout —, que je n'ai rien compris à sa pièce et que les implications sociales m'ont passé par dessus la tête. Je n'aurai qu'à me voiler

la face, étant arrivé un peu en retard à la représentation, et ayant par la suite perdu un nombre considérable de répliques soit par la faute des acteurs, soit par celle de mes oreilles. Mais il me semble tout de même que si une thèse sociale ou politique avait été abordée sur la scène, je m'en serais aperçu.

Il peut encore me dire qu'à l'instant d'écrire la première ligne d'une pièce de théâtre, les sujets qui l'intéressent sont les études de caractères ; que la psychologie est un domaine qu'il a peu de chances d'aborder d'un jour à l'autre dans les journaux, et que faute d'écrire un courrier du coeur, le théâtre est pour lui l'occasion de traiter d'un aspect de l'homme qui le passionne. Et s'armant, telle Joséphine Baker, d'une plume d'autruche, il pourrait me chanter à son tour : — "J'ai deux amours, le journalisme et le théâtre", et les thèmes de la vie politique et sociale ne me paraissent pas propres à porter à la scène. Je pourrais encore répondre :—"Comme c'est bizarre", mais j'aurais l'air de le faire exprès.

Je pense d'ailleurs que M. Laurendeau, s'apercevant que je me suis servi du mot "thèse" s'armerait plutôt d'un argument fort accrédité dans les milieux intellectuels et me dirait :—"Je n'aime pas les pièces à thèse. Elles nous ont valu, ici comme en France, de très mauvaises soirées au théâtre. On peut pardonner à un auteur une pièce plus ou moins intéressante, mais si, en plus, cette pièce se veut leçon, outil de propagande, voire sermon, alors c'est imbuvable." Je ne répondrai pas à ceci que toute pièce est une pièce à thèse, puisqu'André Laurendeau pourrait me dire que nous nous comprenons très bien et que le théâtre "à thèse" est avant tout un théâtre "à thèse sociale ou politique", ce qui est assez vrai. Et qu'il ne se voit pas en train d'écrire intitulée :—"LE SEPARATISME", Drame en quatre Actes : Avant la conquête, La conquête, Après la conquête et Fin d'une conquête. Avec deux personnages principaux : Chapeau et Barbut. Par exemple. . .

Ou encore :—"SOYONS LAICS"? Drame en trois tableaux, avec un Prologue scénique par S.E. le Cardinal.

Présenté de la sorte, comme on comprend! . . . A la rigueur, remarquez bien, on pourrait tout de même dire que la plupart des pièces sur Jeanne d'Arc ne traitent guère d'autre chose que d'un problème de séparatisme, puisque les deux nations, l'anglaise et la française, étaient alors fort imbriquées, et que les mariages entre notables des deux pays abondaient. De même qu'on pourrait avancer aussi, et sans tirer tellement sur la ficelle, qu dans L'OTAGE de Claudel, Sygne de Coufontaine, partagée entre sa foi et un mariage qui lui répugne n'est pas essentiellement un personnage plus dramatique que \$\$\$ la mère de famille incroyante ayant à choisir pour ses enfants, pour la vie entière de ses enfants, entre une éducation française ou une éducation anglaise. Les exemples d'Andromaque ou de Polyeucte vous paraissent-ils plus probants? . . .

Notez encore que la proposition a tout de suite l'air moins absurde dès qu'on écrit, non plus :—"SOYONS LAICS, Drame en trois tableau", mais —"SOYONS LAICS" Comédie en trois tableaux, ou même Satire en trois tableaux. Et après tout, la plupart des comédies sont encore de fameuses pièces à thèse! Je ne sais plus qui me racontait l'histoire d'un nommé Tartuffe. . . Mais c'est une autre histoire.

Il est encore possible que M. Laurendeau me dise qu'il lui paraîtrait difficile d'écrire une pièce de théâtre sur des événements trop récents. Le recul, la "distanciation" nécessaire à l'élaboration d'une oeuvre d'art, nous avons tous entendu parler de cela, et je comprends bien que je suis en terrain dangereux, dans le domaine sacro-saint de l'artiste. Mais — (vieux souvenir de l'armée et des expériences avec le mousqueton) — je me méfie du recul, et il existe dans tous les arts des oeuvres de commande, des oeuvres de circonstances qui sont passées à la postérité. Et d'ailleurs M. Laurendeau a pris une part active aux débats sur le séparatisme, par exemple, depuis plus de vingt ans, en plus d'être né, il y a environ quarante ans, dans un pays où le séparatisme est à l'ordre du jour depuis deux cent deux ans. A moins de remonter aux Grecs, il est difficile à un homme seul d'avoir plus de recul sur un sujet.

En définitive, je pense bien que M. Laurendeau me répondrait tout simplement :—"Au théâtre, j'écris sur les sujets qui me semblent convenir à ma nature et à mon genre d'écriture. Si un théâtre plus directement engagé vous plaît tant que cela, écrivez-les donc, les pièces de combat dont vous rêvez ; et si elles sont médiocres, — vous n'avez pas si mal commencé —, nous irons les siffler de bon coeur ; si elles sont bonnes grand bien vous fasse. Pour le reste, fichez-moi donc la paix. Je choisis "mes" sujets, pour "mes" pièces et pour "mon" plaisir."

Et je n'aurai plus rien à dire. Je ne pourrai que soupirer, et penser, pour moi :—"Oui... Ceci n'est pas bizarre du tout, cette fois... Mais comme c'est dommage."

NOTE: Les lecteurs comprendront j'espère que je ne reproche pas du tout à André Laurendeau d'avoir écrit DEUX FEMMES TERRIBLES. La pièce m'a paru fort intéressante d'ailleurs ; et d'autre part M. Laurendeau n'a que faire de mes reproches ou de mon assentiment. J'ai seulement voulu, dans ce dialogue imaginaire, souligner le fait que dans nos oeuvres artistiques nous n'allons pas au combat de très bon coeur, et j'ai essayé d'en distinguer les raisons. Monsieur Laurendeau est d'ailleurs un des rares hommes avec qui on puisse risquer cette plansanterie ; il a suffisamment prouvé, toute sa vie, que l'engagement ou le non-engagement ne furent jamais pour lui motivés par l'ambition, ou l'exhibitionnisme, ou la peur.

Jacques BOBET

A propos de L'heure éblouissante

Il ne faut tout de même pas laisser passer ce numéro de la revue sans signaler ici l'éblouissante performance à laquelle nous fait assister Gilles Pelletier dans cette pièce. Sans vouloir jouer aux "croulants" j'ai vu d'excellents acteurs ici et là. Monsieur Pelletier a égalé les meilleurs. Gilles Pelletier nous a rendu un grand service à tous ce soir-là ; il nous a donné cette occasion assez rare de distinguer entre ce qui est seulement bon et ce qui est excellent, entre le bon travail et l'art, entre la compétence et le génie.

Jacques BOBET